Séance de février - groupe LECTURES - Jean ECHENOZ

Personnalité à part dans le paysage français des lettres, écrivain buissonnier depuis presque quarante ans, Jean Echenoz a construit une œuvre où dominant limpidité de style et goût de la liberté. Beaubourg lui consacre une exposition en novembre 2017.

Pour la première fois dans son histoire, le Centre Pompidou consacre une exposition entière à un romancier vivant. Jusqu'ici cet honneur avait été réservé à des auteurs disparus, Claude Simon en 2103 et Marguerite Duras en 2014. On aurait pu penser que cette première serait réservée à l'une de nos gloires nobélisées Patrick Modiano ou J.M.G. Le Clézio, mais la Bibliothèque publique d'information a fait le choix de l'auteur de *Je m'en vais*, Goncourt 1999.

« Jean Echenoz a reçu le 13 novembre le prix Marguerite Yourcenar 2018 pour l'ensemble de son œuvre, réputée des plus singulières. Décerné par la Société civile des auteurs multimédia (Scam), ce prix créé en 2015 et doté de 8.000 euros, récompense chaque année un écrivain majeur. Le prix sera remis à l'écrivain le 6 décembre au cours d'une cérémonie privée.

Lauréat du prix de la Bibliothèque nationale de France (BnF) en 2016, Grand prix de littérature Paul-Morand en 2013, Prix Médicis en 1983 pour *"Cherokee"* et prix Goncourt en 1999 pour *"Je m'en vais"*, Jean Echenoz, 71 ans, a une façon unique de raconter des histoires.

Les harmoniques d'une œuvre

Ses dix-sept romans ou récits, tous différents dans leur thème, sont cependant marqués par un style d'une rare sobriété, un irrésistible humour pince sans-rire et un choix lexical d'une précision quasi chirurgicale.

Paru en 2016, son dernier roman, *"Envoyée spéciale"*, publié comme les autres chez Minuit, est un condensé de cet art du récit propre à cet auteur virtuose. Parodie de roman d'espionnage dans une Corée du Nord fantasmée, *"Envoyée spéciale"* est surtout un récit jubilatoire.

"On connaît très mal un écrivain par un seul de ses livres : les harmoniques de l'œuvre nous échappent", écrivait Marguerite Yourcenar. "C'est donc pour mieux approcher un écrivain ou une écrivaine, appréhender son univers, (re)découvrir son talent que, chaque année, en décembre, le Prix Marguerite Yourcenar met en lumière un auteur ou une autrice pour l'ensemble de son œuvre", a précisé la Scam.

Le prix avait été attribué l'an dernier à Annie Ernaux et précédemment à Pierre Michon (2015) et Hélène Cixous (2016).

Jean Echenoz (26 décembre 1947 à Orange, Vaucluse, France) est un écrivain et romancier français, lauréat du **prix Médicis** de 1983 pour **Cherokee** et du **prix Goncourt** de 1999 pour **Je m'en vais**.

Fils d'un psychiatre et d'une mère pratiquant la gravure, Jean Echenoz passe sa petite enfance dans un milieu familial culturellement favorisé, dans l'Aveyron et dans les Basses-Alpes.

Il y avait beaucoup de livres chez les Echenoz, à Rodez, où le père de Jean était psychiatre à l'hôpital. C'est sa mère qui lui a appris à lire. « À l'école je n'aimais pas ça, les cours de français. J'ai commencé par la collection Rouge et Or et la Bibliothèque verte. J'ai aimé la comtesse de

Séguin et Walter Scott. Je ne lisais pas beaucoup de BD. J'étais abonné à « Tintin », mais cela ne plaisait pas trop à mes parents. C'était un genre qui n'avait pas ses lettres de noblesse. »

Oumpah-Pah et Hubert de la Pâte Feuilletée, tout de même, ça vous marque un enfant pour la vie... C'est avec **Charles Dickens** que tout a basculé. Jean découvre chez l'auteur des *Grandes Espérances* qu'on ne lit pas pour le plaisir de l'histoire, mais pour celui de la description, de la phrase, du texte, pour ce qu'il est non ce qu'il raconte. « J'aimais aussi le mélange d'humour et drame. Quand j'étais dans Dickens, le monde n'existait plus pour moi hors du livre. »

À la fac d'Aix-en-Provence, Jean Echenoz choisit la sociologie et l'ethnographie plutôt que les lettres. « Je ne voulais pas de lectures imposées ni qu'un professeur m'explique Proust. Je trouvais absurde qu'on me demande de comparer les deux personnages principaux de "L'Éducation sentimentale" et de "Madame Bovary". Je lisais pour mon plaisir, ce qui ne m'a pas empêché de faire des erreurs. J'ai lu "Ulysse" et "Au-dessous du volcan" beaucoup trop tôt.» Avec Proust, c'est encore différent. Pendant des années, Echenoz s'est trébuché avec un tome de la *Pléiade*, lisant des passages dans le désordre. Et puis un jour, il a repris sa lecture du début jusqu'à la fin. « "La Recherche" est une geste romanesque qu'il vaut mieux aborder dans son intégralité, sa continuité, mais, bon, ça s'est passé comme ça... »

Quant à Flaubert, sa référence absolue, il a tout lu, tout décortiqué, tout analysé. Dans sa bibliothèque, rangée plus ou moins par ordre alphabétique, on trouve à la lettre F, de multiples éditions, des thèses, les correspondances, des éditions savantes des carnets de l'écrivain. Un bon mètre linéaire.

Il poursuit donc des études de sociologie et de génie civil dans les villes de Rodez, Digne-les-Bains, Lyon, Aix-en-Provence, Marseille et Paris, où il s'installe en 1970.

Pendant toutes ces années, il ne cesse d'écrire, tout en occupant quelques petits emplois qui font toujours bien dans un CV d'écrivain : disc-jockey dans une radio néerlandaise ou testeur de gadgets chez Pif. Il collabore brièvement au journal *L'Humanité* et à l'AFP. En 1975, il suit à Paris les cours de l'École pratique des hautes études et des enseignements à la Sorbonne. L'année suivante, son fils Jérôme naît.

En 1979, après quelques années d'hésitation, il publie son premier ouvrage, **Le Méridien de Greenwich** (prix Fénelon). A 32 ans, il envoie le manuscrit du "Méridien de Greenwich" à de nombreux éditeurs. Ce ne sont que des lettres de refus qui l'attendent dans sa boîte à lettres. Par défi et pour compléter sa collection de missives, il adresse ses pages aux **éditions de Minuit**, maison qu'il tenait le plus en admiration et dont il n'avait osé franchir la porte. Ce fut une surprise. C'est là qu'il rencontre son éditeur **Jérôme Lindon** à qui il a consacré un écrit en 2001.

****Quand vous êtes-vous mis à l'écriture, à proprement parler?**

Dès mon plus jeune âge, c'était quelque chose que je voulais faire. Cela me semblait être la seule chose à faire. Peut-être est-ce lié au fait que je lisais tout le temps, tout ce qui me tombait sous la main - la collection Rouge et Or, la Bibliothèque rose, la Bibliothèque verte... Des romans d'aventures, bien sûr, quand on a 8-10 ans ce sont toutes ces lectures-là qui prédominent. Mais ce pouvait être aussi des livres que je trouvais chez mes parents. Ce doit être la lecture qui m'a donné cette envie, ce désir d'écrire.

Un livre en particulier?

De *Grandes Espérances* de Charles Dickens. Un moment très important dans mon adolescence.

À ce jour, il a publié dix-sept romans aux Éditions de Minuit et a reçu une dizaine de prix littéraires, dont le prix Médicis en 1983 pour **Cherokee** et le prix Goncourt en 1999 pour **Je m'en vais**.

Fausse biographie, **Ravel** (2006) devait, sans qu'il le sût alors, inaugurer une «**suite de trois vies**», complétée par celle d'Emil Zatopek pour **Courir** (2008), et celle de Nikola Tesla pour **Des éclairs** (2010). «Ravel a été comme un accident de parcours dans un projet romanesque sur l'entre-deux-guerres, peu à peu devenu le projet lui-même. Mais je n'ai jamais voulu quitter le roman, il est la forme qui m'est chère et dans laquelle j'ai toujours essayé d'avancer.»

Cette forme, il l'avait subvertie dès son deuxième livre, **Cherokee**, quête d'un homme hanté par la figure d'une femme disparue (un motif récurrent chez Echenoz), où déjà la distance et le décalage tenaient lieu d'humour. Un «méta-polar référentiel» que salua Jean-Patrick Manchette avec esprit : un roman «épatant »

Nouvelles formes explorées encore dans **Lac**, autre histoire de disparitions et de fugues, autre balise dans l'œuvre profondément voyageuse du sédentaire Echenoz. Après **Les Grandes Blondes**, qui emmenait en Inde et à Saint-Brieuc, **Je m'en vais** partira visiter les régions arctiques.

Son dernier roman **Envoyée spéciale** nous emmène en Corée après la campagne profonde française et la région parisienne.

Jean Echenoz expose ses figures de style, jeux de mots, ambiguïté et symbolisme des noms des personnages, il joue avec les homonymes des noms propres. Echenoz n'utilise pas un code bien défini et il n'en pose pas non plus. Il prend de la liberté dans sa manière d'écrire. Il fait référence aux grands auteurs novateurs du XVIIIe siècle comme Laurence Sterne et Diderot. Mais il aime aussi le genre du XIXe siècle. Il s'inspire des textes balzaciens.

L'écriture classique de Jean Echenoz serait la dénomination de «**minimaliste** ». Le minimalisme chez lui, est d'abord la brièveté de ses ouvrages ; comme **Un an** qui ne contient que 110 pages. Il utilise de nombreux effets de constructions par la symétrie et les répétitions.

Jean Echenoz utilise beaucoup l'ironie, surtout dans **Je m'en vais**. Cette ironie montre deux choses. D'une part, on constate le travail rigoureux sur les figures de la langue et les possibles du récit, tendance classique. D'autre part, la dimension baroque est présente par les envolées fantastiques et imaginaires.

Certaines œuvres d'Echenoz sont connues pour être des «**romans géographiques** ». En effet, il rend son récit dynamique ; les personnages sont toujours en mouvement. Il fait découvrir à son lecteur énormément de lieux différents ; il les décrit avec une grande précision. Il arrive à mettre son lecteur dans cette ambiance particulière de l'ensemble du texte.

On constate qu'Echenoz emmène ses personnages partout, qu'ils sont continuellement en mouvement. Il décrit tous ces lieux avec ses mots bien spécifiques.

Echenoz n'hésite pas à dire lui-même qu'il n'est ni un historien ni un biographe, quand on lui demande pourquoi il utilise la mention roman lorsque son livre retrace une vie. Il répond en disant qu'il écrit de la fiction. Il garde ainsi une certaine liberté d'écriture.

Héritier du Nouveau roman par son travail rigoureux sur la langue et les possibles du récit, il s'en démarque par les aspects ironiques et ludiques de ses romans peuplés de personnages fatigués, flottants et dérisoires, placés dans des situations étonnantes ou incongrues.

Son style, de fait, brasse des influences et des citations très diverses, de Laurence Sterne ou Diderot aux romans d'espionnage. Il puise aussi beaucoup dans l'imaginaire cinématographique, et intègre la bande son du jazz avec ses variations, syncopes et dissonances. Il cultive une étroite complicité avec ses lecteurs fidèles, qu'il n'hésite pas à interpeller ni à récompenser par des autocitations.

Jean Echenoz fait voler en éclats à la fois les conventions du roman réaliste et celles du Nouveau roman dans une écriture qui sous des dehors distanciés et ludiques transcrit une angoisse très postmoderne.

Coscénariste des films *le Rose et le Blanc* (de Robert Pansard-Besson, 1982) et *le Tueur assis* (de Jean-André Pieschi, 1985), Jean Echenoz a également participé à la **nouvelle traduction de la Bible** parue aux éditions Bayard en 2001. En collaboration avec des spécialistes de l'hébreu, dont Pierre Debergé, il a ainsi notamment traduit les Livres des Maccabées.

Son fils, Jérôme Echenoz alias Tacteel, est un des membres du groupe TTC.

Le prix Marguerite-Yourcenar, qui récompense chaque année un écrivain pour l'ensemble de son œuvre, a été attribué le 13 novembre à Jean Echenoz, 70 ans, auteur de dix-sept romans ou récits. Le romancier recevra une dotation de 8000 euros de la part de la Scam, qui a créé l'événement en 2015.

Cette distinction constitue une consécration de plus pour l'auteur de Ravel, déjà auréolé d'une dizaine de prix littéraires. En 1983, il décroche le prix Médicis avec son polar *Cherokee* (Minuit, 1983) et obtient le Goncourt seize ans plus tard grâce au roman *Je m'en vais* (Minuit, 1999), avant de se voir attribuer le **grand prix de littérature Paul-Morand de l'Académie française** en 2006 et le **prix de la Bibliothèque nationale de France** en mars 2016 pour l'ensemble de sa carrière

Œuvres adaptées :

Ravel : pièce de théâtre mise en scène par Anne-Marie Lazarini d'après le roman de Jean Echenoz librement inspiré de la vie de Maurice Ravel, retrace les dix dernières années du compositeur français (1875-1937). Autour de Ravel et de son destin, Jean Echenoz compose, improvise, sur un fil tendu entre réalité historique et liberté littéraire.

Dans un décor où tous les objets sont bleu- klein, 3 comédiens et un pianiste nous invitent à suivre le grand compositeur d'abord en croisière à New York pour une tournée triomphale, puis lors de son retour et des années qui suivent.

Le texte de Jean Echenoz n'a pas été retranscrit pour le théâtre mais les acteurs s'approprient le texte du roman tel qu'il a été écrit "Je n'ai pas fait d'adaptation. J'ai simplement effectué quelques coupes que j'ai soumises à Jean Echenoz qui les a acceptées" nous dit Anne-Marie Lazarini. Les spectateurs peuvent donc apprécier pleinement la beauté du texte alliée à la beauté de la mise en scène.

« Vous connaissez le Boléro, cette musique répétitive mais envoûtante et bien, Echenoz a fait de même avec ce livre apparemment si banal, mais si plein de Ravel.

Voici d'ailleurs ce qu'en écrit Echenoz à propos de ce Boléro : Il y a en tout cas une fabrique qu'en ce moment Ravel aime bien regarder, sur le chemin du Vésinet, juste après le pont de Rueil, elle lui donne des idées. Voilà : il est en train de composer quelque chose qui relève du travail à la chaîne " et ce qu'en a dit Ravel : A ceux qui s'aventurent à lui demander ce qu'il tient pour son chef d'œuvre : c'est le Boléro, voyons, répond-il aussitôt, malheureusement il est vide de musique ».

<https://www.franceculture.fr/personne-jean-echenoz.html> : des émissions de France Culture où il est question de l'auteur

<http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article856> : documentaire Michon, Echenoz, Bergou & Quignard les malfaiteurs du temps que la télévision devenait création littéraire en direct. (blog de François Bon)

Ce que le groupe a lu :

- « **Le méridien de Greenwich** » .Editions de Minuit. 1979

Il s'agit du premier roman de J Echenoz, tout de suite édité - selon ses souhaits les plus fous par Jérôme Lindon.

Une île fort exotique, une fille qui s'ennuie, un inventeur, des tueurs, des mercenaires et un bateau, bien sûr. Et puis, après une explosion, quatre rescapés qui s'en vont, sans peur ni reproche, pour le pôle Nord.

Chacun sait que le méridien de Greenwich se prolonge, de l'autre côté du globe, par une ligne imaginaire, de part et d'autre de laquelle cohabitent, à tout moment, une journée avec la journée du lendemain.

Le texte est constamment mis en abyme par un jeu de récits emboîtés, par des références parodiques au roman d'aventures, notamment à L'Île mystérieuse de Jules Verne, par la récurrence de l'image du puzzle.

Deux organisations parallèles ne cessent de s'y rencontrer dans la même quête d'un secret dont seul le lecteur connaîtra en définitive la nature.

Le livre recevra le **prix Féneon** l'année suivante.

- « **Cherokee** » .Editions de Minuit. 1983

Georges Chave, trentenaire parisien mélancolique vivant à la petite semaine, se retrouve par un concours de circonstances (répondant au nom de Véronique) à devoir enquêter pour le compte de la société de détectives Benedetti sur l'identité d'hypothétiques héritiers d'une fortune réalisée à la fin du XIXe siècle par des émigrés de la vallée de l'Ubaye partis au Mexique. Déambulant dans la géographie parisienne — allant du Cirque d'Hiver, des abords du passage Brady, à Ivry-sur-Seine — à la recherche d'une épouse infidèle, d'un perroquet rare enlevé, et de descendants de la famille Ferro, il croise sur son chemin ses acolytes détectives et des policiers désabusés, de jeunes femmes troubles qui le troublent, et se retrouve confronté à un cousin, Fred, perdu de vue depuis dix ans. Tous les fils de ces enquêtes finissent par se nouer, à

la suite de coïncidences plus ou moins hasardeuses, et Georges devient la cible de truands qui cherchent à s'approprier l'héritage. Après diverses course-poursuites, alors qu'il s'est réfugié dans les Alpes, il est retrouvé et enlevé par des membres d'une secte menée par un homme d'affaires anglais, Ferguson Gibbs, qui, mêlé aux affaires de Fred, est sur la piste de la fortune Ferro.

Après l'échec de son premier roman *Le Méridien de Greenwich* (1979) — seulement 1 000 exemplaires vendus à sa publication —, Jean Echenoz décide d'appréhender la forme du roman policier pour son deuxième livre qu'il situe dans la proximité du Paris qui lui est familier, autour de la rue Amelot, près de laquelle il vit, et du sud-est de la capitale.

On y voit un clin d'œil au perroquet de Flaubert ...

Pierre Lepape dans *Les Nouvelles littéraires* rapproche ce roman décalé et humoristique du travail de Raymond Queneau par le ton et le jeu que souhaite établir Echenoz avec son lecteur.

Bertrand Poirot-Delpech dans *Le Monde* souligne, pour lui, la parenté avec Marcel Aymé et Patrick Modiano en ce qui concerne particulièrement l'usage des lieux parisiens, notamment les quartiers populaires et les zincs de café, ainsi que les pérégrinations dans la cité dans le sillage d'une personne, ici une femme, perdue. Tous louent l'humour présent dans le livre, « motif qui se fait rare » dans la littérature française de cette période du début des années 1980.

Très bien accueilli par la critique lors de sa parution, *Cherokee* reçoit en novembre 1983 le **prix Médicis**, premier prix littéraire important récompensant Jean Echenoz.

- « **L'occupation des sols** » .Editions de Minuit. 1988 (20 pages)

Cela raconte l'histoire d'un homme et de son fils dont la seule image de l'épouse et mère défunte qu'ils peuvent contempler est peinte sur un immeuble dans un quartier en rénovation. On est ébloui par l'inspiration, par le style, par la cocasserie, par l'impressionnante efficacité narrative d'Echenoz.

- « **Lac** » . Editions de Minuit. 1989.

L'histoire raconte les aventures de Franck Chopin. Le livre mêle des enquêtes en diagonales. Il y a plusieurs personnages qui enquêtent sur d'autres. Mais ils sont eux-mêmes espionnés. Le premier personnage qui nous accueille est Vito ; il va être chargé d'une enquête sur Franck. La façon dont il apprend cette enquête est particulière. Il reçoit un coup de téléphone, son interlocuteur lui donne trois chiffres qui correspondent à des lignes de bus, des horaires. Suzy Claire, la « petite amie de Franck », a perdu son mari six ans plus tôt, il a disparu sans laisser de traces lors d'un déménagement, la laissant seule avec son fils. Elle charge donc un autre enquêteur de cette enquête afin de comprendre cette disparition. Au fur et mesure de la lecture, on a l'impression que tous ces enquêteurs font partie de la même société de renseignement.

On peut penser que *Lac* est un roman d'espionnage puisqu'il met en scène des agents secrets en mission. Mais Echenoz joue avec les codes de ce genre. En effet, personne ne sait pourquoi tous ces gens s'espionnent, pour le compte de qui et dans quel but.

Le roman d'espionnage est subverti par l'humour. Par exemple, Chopin, officiellement, étudie le comportement des mouches. Et il les utilise dans ses enquêtes en les équipant de micros, de mini-caméras. Mais une mouche est assez superficielle ; elle peut partir par la fenêtre, ou être écrasée par un journal.

Le titre *Lac* fait référence au lac du Parc Palace où va se dénouer l'histoire dans les deux derniers chapitres.

- « **Les grandes blondes** ». Editions de Minuit. 1995 ("Double" . 2006)

Salvador, qui travaille pour la télévision, veut mettre sur pied avec son assistante Donatienne une émission sur les grandes blondes, naturelles ou colorées, chaudes ou froides. Pour cela, il a pensé à inviter sur son plateau une star de la chanson déchue, Gloire Abgrall, qui après avoir ravi les magazines s'est retrouvé dans la colonne « Faits divers » puis « Justice », accusée de meurtre. Mais voilà : depuis sa libération, la jeune femme n'a plus donné aucun signe de vie et use de toute son intelligence pour se cacher des yeux de tous. Salvador fait donc appel à Jouve pour partir à la recherche de la donzelle, cet enquêteur va faire en sorte d'envoyer ses meilleurs éléments sur le terrain pour remplir sa mission : Kastner, Boccara et Personnettaz se relayeront avec plus ou moins de succès. Mais Gloire est insaisissable et pleine de ressources et la trouver ne va pas du tout être une partie de plaisir.

Ce n'est pas un thriller ou un roman d'enquête, c'est beaucoup plus léger que cela dans l'écriture ainsi que dans certains éléments très « imaginatifs ». Echenoz a inventé une nouvelle façon d'évoquer la recherche de personne disparue et l'univers des détectives privés en incluant des éléments drôles, fantastiques ou à l'inverse morbides mais cela est dit avec un ton et une manière tellement décalée que le côté glauque de la chose n'est pas présent. Poétique, saugrenu, *Les Grandes Blondes* se lit vite car cette œuvre sait nous ravir - que ce soit dans le sens de nous plaire ou dans celui de nous enlever, de nous kidnapper. Un suspense, très présent sans être oppressant, et un humour toujours renouvelé font que ce livre n'est jamais ennuyeux mais au contraire, il rend accro !

- « **Un an** ». Editions de Minuit. 1997. ("Double". 2014)

Une jeune femme, prénommée Victoire découvre un matin son ami Félix mort près d'elle dans son lit. Elle ne se souvient pas de ce qui est arrivé, mais elle file, dans le Sud-Ouest, en emportant ses économies. Sa fugue va durer un an, d'où le titre. Au début, tout va bien. Elle loue une villa au Pays basque, se trouve un amant. Mais l'amant lui vole ses sous et Victoire va parcourir une à une les étapes de la dégringolade sociale : après la villa, les chambres d'hôtel, de plus en plus miteuses, puis la belle étoile ; le vélo, puis l'autostop et, quand elle est devenue trop sale, trop dépenaillée pour le stop, la marche au hasard, l'association avec d'autres clochards, le chapardage, la promiscuité, la perte progressive de soi et du monde. L'histoire d'une errance en forme de descente, une aventure picaresque que l'auteur achève en la ramenant à son point de départ.

Un an, dans sa simplicité linéaire, immédiate, met en valeur la poétique d'Echenoz. Celle-ci repose sur le combat perpétuel que se livrent une réalité mystérieuse et dont le sens fuit sans cesse - le monde, les objets, les personnes, les formes, les sons, les paroles, l'espace, le temps - et les mots pour la dire le plus exactement possible.

- « **Je m'en vais** ». Editions de Minuit. 1999. (" Double" 2001)

Félix Ferrer, séducteur quinquagénaire au système cardiaque peu brillant et propriétaire d'une galerie d'art moderne sur le déclin, s'en va. Il quitte sa femme pour en rejoindre une autre. Il abandonne Paris six mois plus tard et embarque à bord d'un bateau pour une expédition dans le Grand Nord canadien, à la recherche d'objets d'art inuit, enfouis dans une épave échouée sur la banquise. En effet, sur les conseils en investissement de son informateur et assistant Delahaye, Ferrer se décide à aborder l'art ethnique, plus à la mode que la peinture moderne. Il rentre à Paris avec son trésor inuit qui vaut une petite fortune. Quelques jours après son retour, les

antiquités disparaissent mystérieusement... Ferrer, de nouveau victime d'alertes cardiaques, se réveille un jour à l'hôpital. Son regard se pose sur une belle jeune femme. Cette fois-ci, de façon surprenante, elle ne l'attire pas... Par la magie d'une écriture pleine d'ironie et de légèreté, *Je m'en vais*, faux polar mais vrai roman, récompensé par le **prix Goncourt 1999**, conduit très progressivement son lecteur au dénouement des intrigues avec une sorte de désinvolture et un humour certain.

- « **Jérôme Lindon** ». Editions de Minuit. 2001.

Il s'agit ici de la rencontre d'un auteur avec son éditeur et non véritablement d'un portrait de ce dernier (comme pourrait l'indiquer le titre de l'ouvrage). Le Jérôme Lindon par Jean Echenoz rapporte en effet les relations entre l'un et l'autre, établies sur une vingtaine d'années. Des relations nées au début de l'année 1979, quand l'écrivain, après avoir essuyé les refus de tous les éditeurs parisiens, voit accepter son premier roman par le directeur des Éditions de Minuit. La toute première rencontre sera brève, entre un éditeur enthousiaste et un auteur intimidé. Au fil des mois, des années, chacun gardant son rang, les rapports iront se rapprochant, à l'occasion d'un déjeuner au Sybarite, de conversations autour de Robbe-Grillet, de Claude Simon, de Duras, menées dans l'étroit escalier de la maison d'édition, haut et mince comme son patron. Ce premier roman passera inaperçu. Il faudra attendre le refus du suivant et la publication de *Cherokee* récompensé par le prix Femina pour que Jean Echenoz "fasse sa place en littérature". Cette place a évidemment peu d'importance dans cet ouvrage pudique, quand bien même l'écrivain sera couronné en 1999 du prix Goncourt pour *Je m'en vais*. Jean Echenoz masque ici son émotion pour mieux parler de Jérôme Lindon. Et d'apprendre ainsi que l'éditeur aime changer le titre des manuscrits, qu'il préfère le singulier au pluriel, qu'il a horreur des états d'âme, qu'il n'est pas un "père substitutif, confesseur ou thérapeute" mais demeure terriblement attaché à ses auteurs.

- « **Au piano** ». Editions de Minuit. 2002.

"Un homme a peur. Il va mourir violemment dans vingt-deux jours mais, comme il l'ignore, ce n'est pas de cela qu'il a peur."

Cet homme, c'est Max, pianiste classique qui se produit en club, et qui souffre d'un trac inextinguible avant de rentrer en scène. Et il n'est pas libre Max! Il souffre d'alcoolisme et la pensée d'une certaine Rose, rencontrée des années auparavant, ne cesse de le hanter. N'empêche, à part cela, une vie somme toute normale entre sa sœur Alice qu'il côtoie et son élégante et mystérieuse voisine au chien ...

Un roman en trompe-l'œil ! Après un bon tiers de celui-ci, nous sommes entraînés dans un Centre, genre de Purgatoire, à l'univers kafkaïen. Un faux-monde trouble et dérangent digne du "Procès". Et puis, dernier tiers, une vision de l'enfer à nulle autre pareille. Un exercice de style en tous les cas où l'on passe de vie à trépas en un tournemain: Vie-Purgatoire-Enfer. La vie comme éternel recommencement!

Une écriture virtuose, comme ce pianiste en mal d'affection, qui se glisse, insidieuse. Un humour distillé à petites doses. Une fin à la David Lynch, surprenante!

- « **Ravel** ». Editions de Minuit. 2006.

Avec « Ravel », Jean Echenoz ouvre la trilogie des « bio-fictions » : *Ravel*, *Courir* et *Des éclairs*. Alors que Jean Echenoz voulait écrire un roman de pure fiction se déroulant dans les années 1930 et dans lequel le personnage de Maurice Ravel ne devait seulement faire qu'une apparition, c'est la visite de la maison du compositeur à Montfort-l'Amaury qui transforma le projet et l'orienta vers celui d'une biographie romancée entièrement consacrée à ce dernier. Ce roman

prolonge aussi d'une certaine manière le précédent, "Au piano" dans lequel Jean Echenoz mettait déjà en scène un pianiste en butte aux affres de son art et des concerts.

Le livre raconte les dix dernières années du musicien.

Maurice Ravel est alors un homme connu dans le monde entier pour ses œuvres. Au début du roman, il fait une tournée triomphale aux États-Unis où tout le monde célèbre son génie. Il nous est décrit comme un mondain, toujours tiré à quatre épingles, qui se soucie sans cesse de son aspect. Le roman joue sur l'ambiguïté du personnage : il est à la fois adulé par tous et profondément seul et malheureux. Il vit seul dans sa maison où il s'ennuie et souffre d'insomnie. À la fin de sa vie, il perd peu à peu la tête jusqu'à ne plus se souvenir qu'il est l'auteur de son œuvre. Il oublie le nom de ses amis. Ces derniers décident de le faire opérer du cerveau. C'est un échec ; il meurt dix jours plus tard.

Le roman est largement apprécié par la critique littéraire, notamment par Pierre Assouline qui souligne la « malice » de l'auteur reposant sur le « culte du détail et un humour irrésistible ».

Le roman a reçu en 2006 le **prix Marianne** ainsi que le **prix François-Mauriac de la région Aquitaine** et fut considéré comme le **quatrième meilleur livre de l'année 2006 par le magazine Lire**.

- « **Courir** ». Editions de Minuit. 2008.

Il s'agit cette fois de la vie du coureur E Zatopek.

Le récit commence en 1938 en Moravie, région de la Tchécoslovaquie et il coïncide avec l'arrivée des Nazis. Emile a 17 ans, il est beau, il sourit beaucoup mais il ne court pas. Il déteste cela.

Alors qu'il est ouvrier dans une usine de chaussures, Bata, on lui impose de courir à l'occasion d'un cross. Le sport est une corvée pour lui mais il n'a pas le choix, il se plie aux règles, fait de son mieux. Il court si bien qu'il arrive second de ce cross-country organisé par la Wehrmacht. A partir de cet instant, il ne cessera plus de courir, de progresser et de gagner. Sa méthode d'entraînement est basée sur la vitesse et la souffrance, cela va forger sa légende. Il travaille tellement dur à l'entraînement que les courses sont pour lui synonyme de plaisir.

Une fois la guerre finie, il s'engage comme simple militaire dans l'armée. Ainsi à chacune de ses grandes victoires, il est promu à un nouveau grade dans l'armée. Malgré son absence absolue de style, son palmarès est éloquent :

- quadruple champion olympique entre 1948 et 1952
- 18 records du monde
- triple champion d'Europe

Zatopek est l'idole du pays et devient suite à ses innombrables succès l'emblème du régime communiste. La « locomotive tchèque », son surnom, reste invaincue de 1948 à 1954 sur 10 000m. C'est un sportif d'élite et il devient un instrument de propagande idéal. Il représente le parti aux quatre coins du globe et ne cesse d'être promu au sein de l'armée.

A la fin sa carrière sportive, après les jeux de Melbourne en 1956, il est nommé colonel. Ensuite, il devient directeur des sports au ministère de la défense jusqu'en 1968.

Lors du printemps de Prague en août 1968, alors qu'il défend la cause des Tchécoslovaques, il prend la parole tant bien que mal devant les manifestants. Les Soviétiques le sanctionnent et le radient de l'armée. Il est expédié dans une mine d'uranium pendant 6 ans puis devient éboueur. Cette dernière mission est un échec pour le parti. Deux ans plus tard, il est libéré et reprend le cours de sa vie.

L'écriture d'Echenoz est épurée, son style descriptif sied à merveille car il est dénué de tous détails inutiles. Il y a beaucoup de rythme dans le roman à l'image du personnage central.

L'auteur fait ressortir une sorte de côté candide chez l'athlète, cela le rend sympathique .

- « **Des éclairs** ». Editions de Minuit. 2010.

L'histoire de *Des éclairs* s'inspire largement de la vie de l'inventeur Nikola Tesla.

Le personnage central, Gregor, est né une nuit d'orage, entre deux jours, car personne n'a pensé à regarder alors l'heure exacte. C'est probablement cette nuit traumatisante, qui marquera le reste de la vie de Gregor, qui a donné son titre au récit (associée à son invention du courant alternatif).

Gregor grandit, non seulement physiquement mais aussi intellectuellement, très rapidement. Il se met à concevoir des objets, des machines, quitte son Europe de l'Est natale pour l'Europe occidentale puis pour les États-Unis. Il y rencontre Thomas Edison et sera ingénieur pour lui, avant de devenir son plus grand rival en travaillant pour Westinghouse. Néanmoins, la plupart des inventions de Gregor vont être attribuées à Edison. Ceci entre autres parce que Gregor ne prête que peu d'attention au dépôt de ses brevets. Cela lui fera perdre de l'argent mais permettra surtout à d'autres scientifiques de lui voler ses idées.

Il mène une vie excentrique : logeant à crédit, sur sa réputation, dans un luxueux hôtel new-yorkais, il limite au minimum le contact avec d'autres personnes. Sa vie sociale se borne à deux repas par semaine chez les Axelrod, Norman, qui devient son meilleur ami, et Ethel, dont il tombe amoureux. Il est obsédé par la propreté, par les microbes mais encore plus par les chiffres : il compte tout, tout le temps. « Il s'occupe en fait à dénombrer précisément le public, au strapontin près. » (p. 61)

La recherche d'investisseurs, la mise en œuvre de projets, l'échec de certains d'entre eux se poursuivent jusqu'au moment du déclin. Gregor n'est plus le même. Son train de vie diminue, pour cause de contraintes économiques, tandis que son corps s'amaigrit et que ses idées s'amenuisent. La fin de sa vie va tourner autour des pigeons.

« Fiction sans scrupules biographiques » selon la quatrième de couverture, *Des éclairs* raconte cependant une vie avec des détails historiques exacts (la découverte du courant alternatif, les rayons X, le microscope électronique).

- « **14** ». Editions de Minuit. 2012.

1914. Cinq hommes partent à la guerre. Deux frères, Charles, sous-directeur d'une usine de chaussures, et Anthime, comptable (de la même usine). Les trois autres sont du pays, la Vendée, et travaillent dans la viande, ou du moins les animaux : Padioleau, garçon boucher, Bossis, équarisseur, Arcenel, bourrelier. Ce sont les cloches - le tocsin - qui annoncent la nouvelle, par une belle journée d'août. "C'était inévitable, mais c'est une affaire de 15 jours", pense Charles. "Je n'en suis pas si sûr", objecte Anthime. L'affaire commence dans les acclamations, les jets de fleurs et un défilé plutôt gai. Une femme, Blanche, attend le retour des deux frères. Elle "habite une demeure comme en possèdent les notaires ou les députés, les officiers publics ou directeurs d'usine : la famille Borne dirige l'usine Borne-Sèze et Blanche en est la fille unique." Ce qui commençait comme "une affaire de 15 jours" va durer 4 années. D'horreurs. Ici, le personnage principal, c'est la guerre. Celle de 1914. La première. La Grande. Une boucherie. De ce gros morceau de l'histoire de France, Echenoz fait un roman court, taillé comme une pièce de boucher. Il décrit la légèreté du départ des soldats, insouciant, incapables d'imaginer ce qui les attend. Le paquetage qui s'alourdit. La pluie. Les premiers combats. Puis l'innommable, crescendo : les tranchées, le froid, les obus, les poux, la chair déchiquetée, les rats, les corps pourrissants, les mouches... Tout ce qui fait que le soldat en vient à espérer "la bonne blessure" (un bras coupé net). La blessure qui l'arrachera à l'enfer.

- « **Caprice de la reine** ». Editions de Minuit. 2014.

Il s'agit d'un recueil de nouvelles : nous en parlerons à la séance du mois d'avril

- « **Envoyée spéciale** ». Editions de Minuit. 2016.

Comme nombre de récits signés Echenoz, *Envoyée Spéciale* raconte une histoire hautement improbable mais présentée sous les dehors de la banalité même : Solange, une bourgeoise parisienne bien sous tous rapports, est enlevée par trois hommes qui la séquestrent dans une ferme isolée de la Creuse. Rançon est demandée à son mari, Louis-Charles Coste, mieux connu sous le nom d'artiste Lou Tausk, qui, sur conseil de son demi-frère Hubert, avocat de son état, ne réagira pas à cette demande, même après l'arrivée par la poste d'un bout d'auriculaire...

En dire plus, et cela est inévitable, revient à dévoiler une partie de la mécanique narrative mise en place par Jean Echenoz, qui s'est amusé à parsemer le récit d'indices et de références divers, ainsi que de rencontres incongrues et de hasards manipulés

Quant à l'histoire, comme d'autres avant signées Echenoz, elle entraîne le lecteur en un voyage improbable, dont les moindres modalités sont connues (classe dans laquelle voyage chaque personnage, nombre d'étages de l'hôtel, etc.) sans que cela soit fastidieux. Dans *Envoyée Spéciale*, il s'agit de la Corée du Nord, sous un prétexte magnifique par son incongruité absolue - mais que nous ne dévoilerons pas ici. Dans les pages relatives à ce pays sous la coupe d'une dynastie autocratique, Echenoz excelle : son minimalisme (on peut préférer parler de sobriété stylistique, c'est moins connoté, ça fait moins école, et ce n'est pas plus mal pour un auteur aussi unique) fait mouche à chaque phrase pour dire l'un des pays les plus cruels et absurdes à la fois de la planète, cette ubucratie aussi folle que fascinante :

« D'assez loin, au sortir d'un tournant, Constance a commencé d'apercevoir les deux statues monumentales : côte à côte et hauts de vingt mètres, les anciens dirigeants père et fils étaient reproduits en bronze doré. Couvert d'un long manteau, le généralissime Kim Il-sung, notamment qualifié de Soleil de la nation, et leader éternel, tendait son bras droit vers l'avenir radieux, le passé magnifique, la voie à suivre ou les trois en même temps, à moins qu'il ne hélât un autobus ».

En quelques mots seulement, Echenoz a montré la grandiloquence du régime nord-coréen et en a fait sourire ; que demander de plus ? Rien, puisque chaque personnage, même secondaire, a une épaisseur telle qu'il se détache du papier et que le lecteur a l'impression de le connaître assez pour savoir s'il aurait envie de le fréquenter, ou du moins d'en savoir plus sur sa vie.

Voilà donc qu'on vient une fois de plus de passer quelques heures en compagnie d'un auteur à la gravité légère, à moins qu'il s'agisse d'une légèreté grave, en tout cas un fin styliste dont l'œuvre comporte suffisamment de chefs-d'œuvre pour que l'on puisse jouir de "*Envoyée Spéciale*" sans arrière-pensées et autres plans tirés sur l'éternité littéraire.